

DÉTERMINISME, DÉMONSTRATION ET SCIENCE POLITIQUE CHEZ T. HOBBS

Dilwani ADAMOU
Université de Zinder (Niger)
E-mail : dilwaniadamou@yahoo.fr

Résumé : Beaucoup d'exégètes de T. Hobbes, comme A. Milanese¹ et L. Truchon², ont vu, dans sa tentative de fonder une science politique, un recours au déterminisme propre aux sciences naturelles. En vérité, même si l'on peut trouver dans la pensée de notre auteur des passages qui peuvent être liés au principe de la science déterministe à la manière des sciences naturelles, il n'en demeure pas moins que T. Hobbes ne s'appuie pas fondamentalement sur le déterminisme pour faire de la politique une science au même titre que la physique. Le déterminisme n'est autre chose, chez lui, qu'un produit de l'expérience, de l'histoire. Or, pour T. Hobbes, de l'histoire nous ne pouvons pas tirer des conclusions absolument certaines, et par conséquent l'expérience ne peut tenir lieu d'une science véritable. Seule une connaissance démonstrative peut servir de science aux résultats incontestables. Notre objectif, à travers cet article, est de montrer, contrairement à l'interprétation ordinaire de—certains commentateurs, Hobbes ne s'appuie pas fondamentalement sur le déterminisme pour fonder une science politique. C'est plutôt sur la démonstration qu'il se réfère en matière de science véritable.

Mots-clés : Démonstration, déterminisme, expérience, science politique, sciences naturelles.

Abstract: Exegetes as A. Milanese and L. Truchon, have found that Hobbes, in his attempt to found a political science, has made resorted to determinism which is specific to natural sciences. In fact, even if one can find in Hobbes's thought passages which can be linked to the principle of deterministic science in the way the natural sciences operate, he does not fundamentally rely on determinism to make politics a science just like physics. For Hobbes, determinism is nothing more than a product of experience, of history.

¹ MILANESE Arnaud, 2011, *Principe de la philosophie chez T. Hobbes. L'expérience de soi et du monde*, Paris, Classiques Garnier.

² TRUCHON Lilian, 2018, *T. Hobbes et la nature de l'État*, HAL Id : hal-01868819 <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01868819> Submitted on 5 Sep 2018.

However, from him, one cannot draw conclusions from history which are absolutely sure. Therefore, experience cannot be considered as science in the proper meaning of the term. Only demonstrative knowledge can serve as a science with indisputable results. This paper aims at showing that, contrary to the ordinary interpretation that some commentators have made about Hobbes's thought, this thinker does not fundamentally rely on determinism to found a political science. Rather, he refers to demonstration as far as genuine science is concerned.

Keywords : demonstration, determinism, experience, political science, natural sciences

Introduction

Dans sa recherche des conditions de paix, T. Hobbes est conduit à vouloir faire de la politique une science au même titre que la physique afin de parvenir à une maîtrise des conduites humaines. La maîtrise des conduites aura pour avantage de prévenir toute forme de conflit capable de compromettre la paix dans la société. Pour ce faire, T. Hobbes adopte le modèle physico-mathématique. Ce modèle permet de parvenir à la maîtrise de l'homme, maîtrise que la physique a pu faire de ses éléments. Malheureusement ce choix a suscité beaucoup de débats et d'interprétations. Pour des auteurs comme A. Milanese et L. Truchon, T. Hobbes voulait fonder une science politique en se basant sur le déterminisme propre aux sciences physiques. La méthode des sciences physiques est la seule valable à ses yeux.

Certes, en traitant de la question de science politique, T. Hobbes s'appuie sur un certain nombre de principes propres aux sciences physiques. Il admet, tout d'abord, les corps comme objets réels de la connaissance. Ensuite, il reconnaît que l'explication scientifique doit exposer les causes de la génération de ces corps ainsi que des phénomènes qui les affectent. Enfin, il accepte que cette causalité soit nécessaire en ce sens que, dès lors que toutes les propriétés qui composent une cause sont réunies, l'effet ne peut pas ne pas suivre et il ne peut pas non plus se produire sans la réunion de toutes ces conditions. Une telle démarche est sans doute propre aux sciences physiques déterministes.

Mais de là à conclure que la science politique de T. Hobbes s'appuie sur un déterminisme, nous estimons que c'est mal connaître la philosophie de T. Hobbes. Ces principes propres aux sciences physiques déterministes sur lesquels repose le déterminisme Hobbesien sont insuffisants à fonder une science aux yeux même de T. Hobbes. La science, pour lui, ne se limite pas

au seul déterminisme. En quoi consiste donc véritablement la science dans la logique de T. Hobbes ?

La science pour lui est avant tout démonstration. Dans une telle mesure, le déterminisme ne peut être qu'un élément, et pas absolument nécessaire, de la démonstration pour T. Hobbes. D'ailleurs, pour lui, le déterminisme, au même titre que l'histoire et l'expérience s'appuient sur des faits. Or, pour lui, la science n'a pas nécessairement besoin de faits pour être. Peut-on continuer à penser, dans ces conditions, que, chez T. Hobbes, la science et surtout la science politique a pour fondement le déterminisme ? Quels peuvent être alors les principes d'une science véritable chez T. Hobbes ?

1. Rejet du déterminisme comme fondement de la science politique

Il s'agit dans cette partie de montrer que, certes, on peut trouver un principe déterministe chez T. Hobbes, mais si notre auteur a fait cas du déterminisme dans sa démarche c'est en réalité pour mieux le rejeter. Le déterminisme ne peut servir de fondement véritable à la science aux résultats irréfutables.

1.1. Le déterminisme Hobbesien

Le déterminisme est une doctrine qui stipule qu'il n'y a pas d'événement sans cause, et que, dans les mêmes conditions, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Pour les tenants de cette thèse, toutes les choses qui existent sont déterminées. Elles sont déterminées par certains facteurs internes ou externes qui fixent, d'avance, de façon précise et exacte, les manières d'être et d'agir de ces choses-là. Une chose déterminée ne saurait être que ce qu'elle est. Dès que les éléments qui la composent sont posés, plus rien de ce qu'elle sera n'est laissé au hasard, aucune incertitude n'est possible. Elle est donc soumise à une inéluctable nécessité. Ce principe du déterminisme est ce qui est à la base de la science physique. Il permet, en effet, de prédire ce qui va arriver. D'après certains exégètes, c'est sur ce type de déterminisme que T. Hobbes a fondé sa science et qu'il veut transposer sur les phénomènes humains dans l'optique de pouvoir faire de la politique une science au même titre que la physique.

Ainsi, en appui à leur position, ces exégètes (A. Milanese et L. Truchon) avancent que T. Hobbes est un déterministe dont la science se fonde sur trois principes fondamentaux. D'abord, T. Hobbes, en admettant les corps comme objets réels de la connaissance, veut montrer que l'homme ne peut avoir de connaissance que des corps physiques. Toute connaissance vient des sensations (T. Hobbes, 1999, p. 11), qui viennent elles-mêmes des corps extérieurs. Ce sont donc les corps qui sont l'objet d'étude de T. Hobbes. Ce dernier s'appuie fondamentalement sur l'existence des corps pour élaborer sa

philosophie. C'est une philosophie des corps qu'il développe. Ce qui a conduit à le qualifier de philosophe matérialiste.

Le deuxième principe sur lequel s'appuient les exégètes de T. Hobbes pour croire que sa science se fonde sur le déterminisme et que notre auteur est un déterministe convaincu est qu'il accepte que l'explication scientifique doit exposer les causes de la génération de ces corps. Ainsi que le dit A. Milanese, « la causalité est, chez T. Hobbes, réelle et fondée sur la structure objective des corps : corporalité et causalité sont étroitement liées dans un réalisme mécaniste radical » (A. Milanese, 2011, p. 177-178). Cette causalité doit être nécessaire de sorte que, dès lors que toutes les propriétés qui composent une cause sont réunies, l'effet ne peut pas ne pas se produire et il ne peut pas non plus se produire sans la réunion de toutes ces conditions.

Enfin, le troisième principe qui confirme, pour ces exégètes, que T. Hobbes est un déterministe est le mouvement. Il faut souligner que, chez lui, si l'explication scientifique doit exposer les causes de la génération de ces corps, elle doit également rendre compte des phénomènes qui les affectent puisqu'ils sont naturellement en mouvement. Et, pour ce faire, elle n'a à prendre en considération que le mouvement qui est la cause efficiente universelle. Le mouvement est donc la réalité des corps car, comme T. Hobbes le dit lui-même :

Une fois qu'un corps est en mouvement, il se meut éternellement, à moins que quelque autre chose ne s'y oppose ; et ce qui s'oppose à ce mouvement ne peut pas y mettre entièrement fin en un instant, mais seulement en quelque temps et par degrés. De même que dans l'eau nous voyons les vagues, même si le vent s'arrête, pendant longtemps encore ne pas cesser d'ondoyer, de même en va-t-il pour le mouvement qui se produit dans les parties intérieures de l'homme lorsqu'il voit, qu'il rêve, etc., car après que l'objet a été coté, ou l'œil fermé, nous gardons encore une image de la chose vue, moins distincte cependant que lorsque nous la voyons (T. Hobbes, 1999, pp. 14-15).

Les corps ne sont donc jamais statiques dans la conception hobbesienne. Puisqu'il n'y a pas de corps sans mouvement, la cause de toute connaissance ne peut être que les mouvements des organes du corps engendrés par les mouvements des corps externes. Ce sont ces mouvements qui nous permettent de connaître les propriétés de chaque corps. Ainsi, si un corps produit ou détruit un accident dans un autre corps, nous pouvons appeler le premier l'agent, le second le patient et on parlera de l'action du premier et de la passion produite dans le second. C'est ainsi que dans le *De Homine*, le plaisir produit dans le corps humain par l'action du corps désiré est une passion (T. Hobbes, 1999, p. 51). La connaissance des mouvements des corps a permis de qualifier ici, le premier d'être l'agent et le second de

patient. Il faut reconnaître que, dans la nature, « les relations de cause et d'effet procèdent donc, comme le dit Lilian Truchon, d'une véritable dynamique constituée d'interactions passionnelles entre les natures des corps » (L. Truchon, 2018, p. 51).

Nous pouvons donc retenir que les principes fondamentaux de cette conception du monde, chez notre auteur, sont, selon les défenseurs du déterminisme Hobbesien : tout est mouvement ; tout se fait par contacts et résulte de causes efficientes. La connaissance scientifique chez T. Hobbes n'a pas d'autre fondement que ces principes fondamentaux. Mais une telle interprétation n'est pas, pour nous, toujours recevable car le déterminisme tel qu'il apparaît est une connaissance fondée sur l'expérience en ce sens que, puisque, par expérience nous avons l'habitude de constater que les choses se produisent toujours de la même façon, nous avons tendance à conclure, à l'apparition d'une chose similaire, que c'est telle chose qui va apparaître. Ce qui n'est toujours pas évident. Peut-on, face à la possibilité d'une incertitude, déduire que nous sommes en présence d'une science véritable ? absolument pas. Or ce que cherche notre philosophe, c'est une vérité indubitable et éternelle. Dès lors le déterminisme se montre insuffisant à combler l'ambition de T. Hobbes d'une science infaillible. Ce qui nous permet de comprendre que même si T. Hobbes recourt au déterminisme c'est pour mieux le rejeter.

1.2. Rejet par T. Hobbes du déterminisme comme science véritable

Même si T. Hobbes admet que le déterminisme est susceptible de conduire à des résultats souvent acceptables, cela ne permet pas de conclure que celui-ci peut constituer une science véritable aux résultats irréfutables.

On sait que T. Hobbes aborde la thématique du déterminisme par le biais du concept de causalité et de détermination causale exactement comme dans les sciences physiques. Chaque chose doit avoir une cause, connue ou non, de sorte que les événements actuels ont avec les précédents une liaison fondée sur le principe évident. Cela sous-entend qu'une chose ne peut commencer d'être sans une cause qui la produise. Cette approche nous permet, dans cette perspective, de comparer le déterminisme à l'expérience ou même à l'histoire puisque, comme le dit P. S. Laplace, dans *Essai philosophique sur les probabilités* :

Nous devons envisager l'état présent de l'Univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, seraient présents à ses yeux. (P. S. Laplace, 1886, pp. 6-7).

Ce passage de Laplace traduit très adéquatement l'idée que T. Hobbes se fait du déterminisme quand il affirme que :

Nul homme ne peut avoir dans l'esprit la conception de l'avenir, l'avenir étant ce qui n'existe point encore ; c'est de nos conceptions du passé que nous formons le futur, ou plutôt nous donnons au passé relativement le nom de futur. Ainsi quand un homme a été accoutumé à voir les mêmes causes suivies des mêmes effets, lorsqu'il voit arriver les mêmes choses qu'il a vues auparavant, il s'attend aux mêmes conséquences. Par exemple, un homme qui a vu souvent des offenses suivies de châtement, lorsqu'il voit commettre une offense actuellement il s'imagine qu'elle sera punie. Ainsi les hommes appellent *futur* ce qui est conséquent à ce qui est présent. Voilà comment le souvenir devient une prévoyance des choses à venir, c'est-à-dire nous donne l'attente ou la présomption de ce qui doit arriver » (T. Hobbes, 1971, p. 24).

Ce passage de T. Hobbes nous montre clairement l'idée que notre philosophe se fait du déterminisme. Le déterminisme est, chez lui, à l'image de l'histoire au sens du passé. Celle-ci offre à l'homme la possibilité de connaître que telles causes sont à l'origine de telle autre chose, ce qui permettra de conclure, en voyant apparaître les mêmes antécédents, que c'est telle chose qui va apparaître. T. Hobbes illustre lui-même son propos en disant que :

De la même manière, si un homme voit actuellement ce qu'il a vu précédemment, il pense que ce qui a précédé ce qu'il a vu auparavant a aussi précédé ce qu'il voit présentement. Par exemple, celui qui a vu qu'il restait des cendres après le feu, lorsqu'il revoit des cendres en conclut qu'il y a eu du feu. C'est là ce qu'on nomme *conjecture* du passé, ou *présomption* d'un fait. (T. Hobbes, 1971, p. 24)

Ce sont en effet ces observations répétées qui nous conduisent à penser que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. En effet, dès lors qu'un homme a observé assez souvent que les mêmes causes antécédentes sont suivies des mêmes conséquences, alors, toutes les fois qu'il voit l'antécédent il s'attend à voir la conséquence apparaître, ou bien lorsqu'il voit la conséquence il pense qu'il y a eu le même antécédent, alors il conclut que « l'antécédent et le conséquent sont des *signes* l'un de l'autre ; c'est ainsi qu'il dit que les nuages sont des signes de la pluie qui doit venir, et que la pluie est un signe des nuages passés » (T. Hobbes, 1971, p. 24).

C'est par la connaissance de ces signes, connaissance acquise par l'expérience, que nous qualifions ordinairement un homme d'être sage. Mais cela est une erreur nous dit T. Hobbes. C'est une erreur, d'autant plus que « les signes ne sont que des conjectures » (T. Hobbes, 1971, p. 24), leurs certitudes ne sont jamais pleinement évidentes. T. Hobbes en bon pédagogue illustre toujours ses propos par un exemple : « Quoiqu'un homme ait vu constamment jusqu'ici le jour et la nuit se succéder, cependant il n'est pas

pour cela en droit de conclure qu'ils se succéderont toujours de même, ou qu'ils se sont ainsi succédé de toute éternité » (T. Hobbes, 1971, p. 24). T. Hobbes conclut que « l'expérience ne fournit aucune conclusion universelle » (T. Hobbes, 1971, p. 24) car si les signes montrent juste vingt fois contre une qu'ils manquent, un homme pourra bien parier vingt contre un sur l'événement, mais il ne pourra jamais conclure que cet événement est certain. Ainsi,

On voit par-là clairement, explique T. Hobbes, que ceux qui ont le plus d'expérience peuvent le mieux conjecturer, parce qu'ils ont le plus grand nombre de signes propres à fonder leurs conjectures : voilà pourquoi, toutes choses égales, les vieillards ont plus de prudence que les jeunes gens ; car ayant vécu plus longtemps ils se souviennent d'un plus grand nombre de choses, et l'expérience n'est fondée que sur le souvenir (T. Hobbes, 1971, p. 24).

Cette forme de connaissance est ce que T. Hobbes nomme la prudence. La prudence qu'il définit comme « la conjecture d'après l'expérience, ou d'après les signes donnés par l'expérience » (T. Hobbes, 1971, p. 25) et consultés avec précaution et de manière à se bien rappeler toutes les circonstances des expériences qui ont fourni ces signes, vu que les cas qui ont de la ressemblance ne sont pas toujours les mêmes (T. Hobbes, 1971, p. 25). En effet, comme dans les conjectures que l'on forme sur une chose passée ou future, la prudence exige que l'on conclue d'après l'expérience, sur ce qui arrivera ou sur ce qui est arrivé, « c'est une erreur », insiste T. Hobbes (1971, p. 25).

Car, T. Hobbes dit, en effet, de l'expérience dans le *Léviathan*, qu'elle est une connaissance du fait, connaissance que l'on requiert d'un témoin, cette connaissance est certes efficace dans le domaine pratique, mais ne permet nullement de fonder une connaissance scientifique (T. Hobbes, 1999, p. 25). La connaissance qu'on peut en tirer est une conjecture, mais ne saurait revêtir le moindre caractère de certitude pour l'avenir, on ne peut donc en déduire une règle. Une telle connaissance ne peut tenir lieu d'une science mais seulement d'une prudence. La science permet, au contraire, de déduire un rapport de causalité quel que soit le temps et même l'espace.

Dans une telle situation, si l'on cherche à se servir exclusivement des leçons du passé pour fonder la science du politique, on n'aura aucune certitude sur la probabilité des conclusions tirées : il se peut que les mêmes causes aient les mêmes effets, mais nul ne peut le garantir éternellement. (Y. C. Zarka et J. Bernhardt, 1990, p. 120). En d'autres termes, il faut reconnaître que du déterminisme, entendu chez T. Hobbes, comme une connaissance tirée de l'expérience, il nous serait impossible de fonder une science infaillible. Si

le déterminisme, l'expérience, l'histoire ne sont pas susceptibles de fonder une science véritable, sur quoi s'appuie alors la science de T. Hobbes ?

2. Principe de la science véritable selon T. Hobbes

La science de T. Hobbes est démonstrative. Ainsi, la science politique nouvelle n'a plus besoin de fait. Il suffisait simplement pour elle de comprendre ce qui peut être la vie de l'homme sans un pouvoir qui le protège. De l'hypothèse d'une absence d'un pouvoir qui protège découle nécessairement le désir de sécurité, laquelle ne pouvant être obtenue sans un accord entre les hommes. De ce contrat découle l'État. Une telle démarche est suffisante pour faire comprendre comment est née la société. C'est une société scientifique, construite sur une simple logique démonstrative. La science politique de T. Hobbes se présente donc comme une logique démonstrative.

2.1. Science et démonstration chez T. Hobbes

Mais si le registre de la connaissance des faits, appelée histoire, se diffère de celui de la science qui contient « les démonstrations des consécutives qui lient une affirmation à une autre. » (T. Hobbes, 1999, p. 79), n'y a-t-il lieu de considérer que seule la science démonstrative tient lieu d'une connaissance absolue ?

En effet, la science hobbesienne en tant que telle commence là où finit l'histoire, qu'elle soit histoire naturelle ou histoire civile, et quelle que soit par ailleurs l'utilité de l'histoire (T. Hobbes, 1999, p. 79) est, en vérité, une suite de syllogismes à partir de définitions ou principes de démonstration : « la science est la connaissance des consécutives, de la dépendance d'un fait à l'égard d'un autre » (T. Hobbes, 1999, p. 43). Mais, puisque dans la perspective de la science hobbesienne le fait n'a pas de place, c'est plutôt une proposition qui tient lieu d'un fait. Car le fait, en tant qu'il relève de l'empirisme, ne peut servir de fondement solide pour une science véritable chez notre auteur. D'où, chez ce dernier, la dépendance est une consécution logique mais qui ne vise pas une relation empirique qui était d'abord fixée par des signes naturels. Ce sont donc ces propositions qui ne sont pas des faits mais plutôt des principes qui doivent être des outils avec lesquels travaillent l'homme de science pour construire une science indubitable et éternelle.

Ces principes sont les propositions premières dans le système axiomatique qu'elles définissent. Dans ce cas, elles produisent leur objet comme dans la géométrie, et la science est parfaite, homogène en son champ. Ces principes peuvent aussi être des hypothèses portant sur les causes possibles des effets observés empiriquement : en ce cas elles sont obtenues par régression ou dissolution des phénomènes observés jusqu'à leurs éléments les plus simples et fonctionnent ensuite comme principes à partir

desquels la totalité des phénomènes peut être restituée démonstrativement par méthode compositive, sans plus dépendre de la connaissance empirique, de sorte qu'on retrouve le modèle épistémologique euclidien (Y. C. Zarka et J. Bernhardt, 1990, p. 197). De quoi s'agit-il, en effet ?

Il s'agit de comprendre que, chez T. Hobbes, science et mathématique ne font qu'un. Toute connaissance qui ne relève pas de ce principe est considérée pour T. Hobbes comme non scientifique. C'est du moins ce qui est attesté au chapitre I de l'*Anti-White*, rapporté par Martine Pécharman³ (2012) Toutes les sciences devraient être appelées mathématiques, selon notre philosophe, à condition qu'elles soient capables de démonstrations à la manière des mathématiques. Les sciences ne sont véritablement des sciences que si elles sont démonstratives, c'est-à-dire si elles sont décrites comme « la science des théorèmes généraux, c'est-à-dire de toutes les propositions universelles, en quelque matière que ce soit, dont la vérité peut être démontrée par la raison naturelle » (Martine Pécharman, 2012).

Ainsi la philosophie se trouve définie en quelque sorte comme la science de ce qui fait la scientificité de toute science, et qui ne fait qu'un avec le caractère mathématique de cette science. Mais cette mathématisation de la science s'en tient chez notre philosophe, essentiellement, à la nature purement logique de la démonstration, dans quelque domaine de connaissance que ce soit. T. Hobbes écrit au début de l'*Anti-White* : « puisque la philosophie, c'est-à-dire toute science, doit être traitée de manière à ce que la vérité de ses conclusions soit connue par une inférence nécessaire, il est nécessaire de la traiter logiquement » (rapporté par Martine Pécharman, 2012).

Autrement dit, il faut procéder à partir de définitions qui peuvent être considérées comme des propositions premières. Une telle procédure, à la preuve d'une conclusion au moyen d'une suite de syllogismes vrais, constitue une démonstration logique. Dans une telle démonstration, les définitions sont comprises par soi, en tant qu'elles déterminent par une idée claire l'objet du raisonnement. Elles sont en cela les principes indémonstrables de la démonstration, et elles sont ses seuls principes. T. Hobbes décrit dans le chapitre VI des *Éléments du droit naturel et politique* (T. Hobbes, 1977, p. 153) les étapes de la science comme mode d'engendrement même du processus de démonstration sous la forme d'une série syllogistique.

³Martine Pécharman (2012, « Les principes de la science selon T. Hobbes », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 32 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2052/>, DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2052/>)

Ainsi, de la combinaison de deux définitions, une première conclusion peut être directement dérivée. Cette première dérivation qui se fait immédiatement à partir des principes ou propositions indémonstrables est le début de la démonstration. La démonstration n'est rien d'autre, dans cette perspective hobbesienne, que cette composition et dérivation qui va pouvoir se répéter de manière continue. Ainsi, le premier syllogisme formé avec deux définitions étant suivi d'un deuxième formé d'une définition et de la première conclusion démontrée, d'un troisième formé des deux conclusions déjà démontrées, et ainsi de suite. De sorte que, par une série de syllogismes en continuité avec le premier, on parvient ainsi à une dernière conclusion. C'est cette progression continue à partir de définitions considérées comme de propositions indémonstrables qui fait la légitimité scientifique. Une telle démarche scientifique n'a pas besoin d'un quelconque objet concret. Tout raisonnement construit selon ce schéma constitue véritablement une démonstration : « il n'y a pas d'autre démonstration en dehors de la démonstration logique », écrit T. Hobbes dans l'*Anti-White* (rapporté par Martine Pécharman, 2012).

Ainsi, nous sommes en droit de dire avec M. Pécharman (2012) que la démonstration, quelle que soit la matière sur laquelle elle s'exerce, ne requiert rien de plus qu'une progression continue à partir de définitions. Partout où les règles de la logique sont observées dans la formation des raisonnements, on peut assurer qu'une doctrine est indistinctement philosophique et mathématique, en tant que science démonstrativement certaine, connaissance de la vérité des propositions universelles entrant dans la composition de ses syllogismes, et de la nécessité des relations de conséquence des unes aux autres.

Pour T. Hobbes, en effet, la géométrie étant l'exemple type de la vraie logique,

Tout genre de connaissance parvenant de la même manière que la géométrie à la conformité avec la vraie logique, méritera tout autant que la géométrie de se voir attribuer le statut de *mathématique*. La généralisation de la mathématicité par la commune subordination de toutes les parties de la philosophie à un *usage immanent* des règles de la logique, en les rendant toutes égales en certitude, les rend toutes également *sciences* » (Martine Pécharman 2012)

Ainsi, de cette explication sur la démonstration, nous pouvons comprendre que, chez T. Hobbes, ce sont les prémisses qui imposent une conclusion dont on ne peut pas ne pas tirer. C'est ainsi qu'on peut saisir la fiction de l'état de nature, par exemple. L'état de nature, tel que décrit par T. Hobbes, ne peut que conduire au désir de paix laquelle ne peut être obtenue que par un contrat. Donc l'état de nature annonce, en puissance, le type de

société à mettre en place. Il se présente comme une prémisse et le contrat la conclusion inévitable à tirer des conséquences de l'état de nature. De l'état de nature, quiconque veut aller à la paix, le passage au contrat est inévitable. Cela peut donc être facilement démontrable, et cela quel que soit le temps et l'espace. Nous sommes en face d'une vérité irréfutable. Tel est le type de science dont T. Hobbes se veut le défenseur. Dans une telle démarche, nous n'avons besoin ni de fait, ni d'histoire ni d'expérience. Le déterminisme ne peut, non plus, avoir de place. Les bonnes prémisses conduisent toujours, à elles seules, aux bonnes conclusions. L'état de nature est une hypothèse de travail sans laquelle on ne peut parvenir à la création des conditions de la paix.

Avec la démarche Hobbesienne, on se rend compte que les références historiques ne constituent plus dans la science la base d'un principe ou d'une tentative de généralisation. Pas plus qu'elles ne servent de preuves pour renforcer une démonstration. C'est pourquoi T. Hobbes ne cherche pas à décrire, comme Machiavel ou Montesquieu, une situation réelle ; il reconstruit simplement de façon purement conceptuelle et rationnelle les significations essentielles des événements et des actions qui composent la situation envisagée. L'état de nature, par exemple, dont se réfère T. Hobbes, ne correspond à aucun stade historique déterminé mais cela n'enlève rien à la validité historique réelle du schéma théorique hobbesien.

L'intérêt de ce schéma conceptuel réside dans la possibilité de déduire, comme le veut une démonstration, une série de situations historiques qui lui sont liées. L'état de nature constitue un principe d'interprétation historique. C'est un schéma idéal mais que l'on peut appliquer au réel et qui permet de comprendre et d'expliquer un certain nombre de situations historiques réelles. Cela montre bien qu'on n'a besoin ni de fait, ni d'histoire pour construire une science véritable, mais seulement des principes de base solides. De ces principes découle une théorie de laquelle on peut inférer n'importe quel type de situation historique. A partir d'une simple logique démonstrative, l'on peut sans doute construire une science politique aux résultats incontestables.

2.2. Construire une science politique infaillible chez T. Hobbes

Pour T. Hobbes, dont les registres des faits s'opposent comme non philosophiques ou non scientifique, aux registres des démonstrations, élaborer une science politique revient à appliquer essentiellement les principes démonstratifs. Les démonstrations ne peuvent être que vraies toutes les fois qu'elles reposent sur des prémisses même lorsque celles-ci n'en sont susceptibles d'aucune démonstration, mais seulement en offre la possibilité.

A partir de sa conception d'une science démonstrative, T. Hobbes va nous montrer comment construire un État rationnel capable de mettre fin aux conflits qui déchirent les sociétés. Le besoin suprême de chaque homme étant la paix et la sécurité, ce que les autres sciences politiques n'ont pu pas assurer aux hommes, notamment ces sciences fondées sur un ordre naturel et/ou divin, T. Hobbes croit que sa science pourrait être en mesure de pouvoir faire régner la paix parmi les hommes. La science, est pour lui, l'instrument qui règlera définitivement le problème du pouvoir dans la mesure où ses conclusions feront taire les vaines argumentations. Pour y parvenir, la science politique de T. Hobbes doit cependant surmonter une difficulté majeure. Il s'agit de montrer dans quelle mesure la science politique peut-elle être une branche de la science, notamment mathématique ?

Pour T. Hobbes qui s'est marié à la méthode des mathématiques et qui croit plus dans les capacités de la raison à conduire l'homme, il lui faut une reconstruction rationnelle de la société civile qui aille jusqu'aux principe de base exactement comme dans les mathématiques qui partent toujours de la définition de leurs éléments de base. Dans sa volonté de construire une science politique, T. Hobbes pose d'abord le problème politique en termes d'origine. Ce qui le conduit à s'interroger sur le principe même du fondement de l'ordre social et de la souveraineté. Il exclut ainsi tout providentialisme, tout droit divin, tout ordre naturel. Il fait de la société ni d'un droit divin ni d'un ordre naturel. La science politique ne peut être fondée ni sur un droit divin, ni sur un ordre naturel.

Partir des principes suppose d'abord de connaître la matière sur laquelle l'on travaille, c'est-à-dire l'homme. Seule la connaissance de la nature humaine en tant que telle peut fournir les règles d'une politique vraie et efficace. Connaître l'homme, c'est aussi connaître ses passions.

Pour aller au principe, T. Hobbes pense qu'il est nécessaire que l'on atteigne, d'abord, la connaissance des passions de l'homme. C'est à partir de là que l'on peut déduire les causes et la nécessité de construire des commonwealths. Car les principes de la politique consistent dans la connaissance des passions de l'homme.

Grâce à l'utilisation de la méthode analytique, l'on peut parvenir aux notions les plus universelles pour une connaissance des causes de toute chose, notamment des passions humaines. La démarche consiste à prendre l'homme avant la société. Cette situation d'avant la société est celle que T. Hobbes nomme « état de nature ». Les différentes caractéristiques de cet état de nature révèlent les raisons évidentes que les hommes auront de vouloir changer leur condition. Quelles sont les conséquences que l'on peut logiquement déduire de cette situation ?

On peut en déduire très logiquement que l'antinomie entre le désir de conserver la vie et l'état de guerre perpétuelle engendrant l'insécurité et la misère, constitue une situation de fait à laquelle l'homme ne peut remédier qu'en créant juridiquement un être artificiel qui protège les hommes d'eux-mêmes. Autrement dit, en décrivant l'état de nature comme un état de guerre perpétuel, la principale passion de l'homme ne peut être que la paix et la sécurité.

Ainsi, en posant l'hypothèse d'un état de guerre, T. Hobbes pose très précisément la nécessité de la société politique protégeant l'individu par l'absence de troubles, la paix, qui permet à l'homme d'atteindre son bonheur et d'assurer sa liberté.

En termes plus clairs, de la connaissance des premières prémisses que sont les passions de l'homme, lesquelles lui vient du monde extérieur et qu'il veut assouvir ; la satisfaction de ces désirs engendre à son tour la guerre des uns contre les autres enfantant l'état de nature, lequel suscite le désir de la paix et de la sécurité, lesquelles ne peuvent être obtenues sans passer par le contrat. L'état de nature se présente ainsi comme la pure rationalité qui introduit nécessairement l'idée de contrat. Le contrat est, ici, un calcul rationnel déduit de la situation originelle.

En tant que calcul humain fondamental résultant des caractéristiques de l'état de nature, le contrat est déduit, et pour T. Hobbes c'est une preuve bien plus solide de son existence et de sa nécessité que n'importe quel exemple historique permettrait de les constater.

Mais quoiqu'il en soit, le contrat en lui-même est peu de chose pour T. Hobbes. Il n'a de validité que si, lui-même, à son tour, engendre des conséquences. Or le contrat est la base de la société civile, il n'est pas seulement un moment nécessaire du développement logique hobbesien, mais c'est le fondement même de l'édifice de tout état civil. Il résout un problème au niveau conceptuel mais surtout révèle le principe de l'État. T. Hobbes précise que cela peut être confirmé par l'expérience de tous les États anciens et modernes. Logiquement, aucun corps politique ne pourrait exister sans passer par le biais d'un contrat qui fixe les modalités. Le développement nécessaire, calculable selon la raison, retrouve le développement historique de l'État. L'histoire suit donc le chemin de la nécessité raisonnable.

La découverte d'une science politique nouvelle fondée sur la méthode mathématique démonstrative manifeste l'originalité de T. Hobbes. Cette originalité réside dans sa tentative d'énoncer, dans le domaine de la philosophie politique, un plan rationnel de construction de la société. Ainsi, à l'opposé de ces sociétés d'ordre naturel et divin dont nous ne pouvons posséder une parfaite connaissance puisque ses sources nous resteront

toujours mystérieuses, la science politique dont T. Hobbes serait le fondateur serait œuvre humaine. Dans cette situation, l'État ne peut être qu'une production de l'homme, c'est-à-dire un produit de son art (T. Hobbes, 1999, p. 5). C'est en tant que pure production humaine que l'homme pouvait avoir une parfaite maîtrise de son œuvre, exactement comme dans les sciences physiques. C'est précisément en ayant la maîtrise de son œuvre, que l'homme peut mettre fin aux guerres qui détruisent ses sociétés. Nous pouvons donc dire que T. Hobbes a réussi son pari, celui de ramener la doctrine politique aux « règles infaillibles de la raison » (T. Hobbes, 1971, p. 10).

Conclusion

Contrairement à l'idée qu'on se fait de la démarche hobbesienne, faisant croire que Hobbes s'appuyait sur le déterminisme pour fonder une science politique, en vérité sa méthode est plutôt celle de la mathématique démonstrative. Dans une mathématique démonstrative, l'on n'a pas besoin des faits pour raisonner et aboutir à des résultats. La présence des seules prémisses qui annoncent une conclusion nécessaire suffit pour avoir un résultat vrai et irréfutable n'importe où et n'importe quand.

Avec cette démarche, les résultats résistent au temps et à l'espace. De sorte que toutes les situations historiques advenues peuvent trouver leur explication dans cette démarche.

Références bibliographiques

- HOBBS Thomas, 1999, *Léviathan*, trad. François Tricaud, Paris, Dalloz.
- HOBBS Thomas, 1971, *De la Nature Humaine*, trad. D'Holbach, Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, Site web : <http://pages.infinit.net/sociojmt/>, Édition complétée le 18 mars 2002 à Chicoutimi, Québec.
- HOBBS Thomas, 1977, *Les Élément du droit naturel et politique*, trad. Louis Roux, Lyon, L'Hermès.
- LAPLACE Pierre Simon, 1886, *Essai philosophique sur les probabilités*, Œuvres, Gauthier, Villars, vol. II, 1, pp. 6-7.
- MILANESE Arnaud, 2011, *Principe de la philosophie chez T. Hobbes. L'expérience de soi et du monde*, Paris, Classiques Garnier.
- PECHARMAN Martine, 2012, « Les principes de la science selon T. Hobbes », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 32 | 2012, 113-146. Réf. numérique « Les principes de la science selon T. Hobbes », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 32 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2021. URL :

<http://journals.openedition.org/cps/2052/>,

DOI :

<https://doi.org/10.4000/cps.2052/>

TRUCHON Lilian, 2018, *T. Hobbes et la nature de l'État*, HAL Id : hal-01868819 <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01868819/>, Submitted on 5 Sep 2018.

ZARKA Yves Charles & BERNHARDT Jean, 1990, *Thomas T. Hobbes : philosophie première, théorie de la science et politique*, Paris, PUF.